

Compétition internationale de longs métrages



Fiche rédigée par Sidney Cadot-Sambosi, comédienne et critique de cinéma

Aya

Fiction / Belgique, France / 2021 / 1h40 / VOSTF

Le point de vue

Le paradis de l'enfance perdu pour toujours ?

Après avoir réalisé une trilogie documentaire sur les cosmogonies et les relations sensibles et poétiques d'un peuple à sa terre, en Afrique de l'Ouest, Simon Coulibaly Gillard nous offre un premier long métrage de fiction aux allures de documentaire. Au cœur du récit se tient Aya, une jeune ivoirienne de quatorze ans, qui grandit avec sa mère sur l'île de Lahou-Kpanda en Côte d'Ivoire, à une cinquantaine de ki-

lomètres d'Abidjan. Cette jeune fille pleine de joie vit au rythme des vagues, des jeux et des travaux quotidiens, chérissant le sable de son île et l'insouciance de son enfance heureuse. Pourtant, l'océan en grand démiurge, mange petit à petit sa plage, englutissant un peu plus son paradis terrestre. Ses aînés lui rappellent qu'avant une grande ville se tenait debout là où ne subsistent plus qu'un village, quelques bateaux de pêche, et un cimetière, dont on vide jour après jour les tombes.

Fiche technique

Réalisation :

Simon Coulibaly Gillard

Scénario : Simon Coulibaly Gillard

Interprétation: Marie-Josée Kokora, Patricia Egnabayou, Junior Asse

Production : Michigan Films, Kidam

Image : Simon Coulibaly Gillard

Son : Simon Coulibaly Gillard

Montage : Marie-Hélène Mora, Bertrand Conard



Simon Coulibaly Gillard

Après un master en réalisation cinématographique à l'INSAS de Bruxelles, il parcourt l'Afrique de l'Ouest depuis 2007 avec sa caméra, du Sénégal jusqu'au Bénin. Il y a déjà tourné deux courts métrages, *Anima* (2013), puis *Yaar* (2014). Suivront *Boli Bana* (2017) qui clôture cette trilogie documentaire et enfin *Aya* (2021), une fiction qui emprunte au documentaire.



Le film s'ouvre avec un long plan fixe sur un arbre submergé par les eaux du Golfe de Guinée. Soudain, un enfant plonge dans cet océan paisible, éclatant de rire et invitant Aya à sauter dans l'eau à son tour. Ce début annonce d'emblée les deux destinées analogues constitutives du film : celle de la disparition de l'île qui est un problème climatique, social et géologique, et celle d'Aya, poussée dans l'âge adulte par sa mère et arrachée de son île par la montée des eaux. Cette fiction se sert des éléments du réel – l'effective disparition de l'île, les interprètes originaires de Lahou-Kpanda parlant l'avikam, l'exhumation réelle des morts, les us et coutumes locales, etc. – à la façon d'un documentaire, pour les cris-

talliser autour d'un personnage fictionnel central, Aya. À la question qui anime tous les habitants "faut-il rester jusqu'au bout et tenter de sauver l'île ?", Aya répond franchement qu'elle ne quittera pas son île. Qu'importe, le souffle de l'Océan impose son tempo : Aya va devoir grandir. Cet arrachement à l'île est vécu comme un déracinement profond et sans possibilité de retour. Ce film à la fois doux et amer, plus optimiste qu'il n'y paraît, est mené par un réalisateur tenace qui assure à la fois l'image, le son, le scénario, et la direction artistique, entouré d'une petite équipe dont des pêcheurs locaux reconvertis pour un temps en perchman.

Parabole universelle de l'effacement et de l'arrachement

À travers cette île grignotée par l'océan, en filigrane, se dessine aussi la relation mère/fille autant que le rapport cyclique entre la vie et la mort, et enfin, la dialectique qui mène de l'enchantement de l'amour au désenchantement de la coupure et de l'abandon. Le réalisateur réussit à tisser ensemble ces thématiques dont les échos résonnent ensemble dans le ressac des vagues tout à la fois apaisantes, menaçantes et réparatrices. C'est dans l'eau que se matérialisent les rêves parfois angoissants d'Aya, c'est encore dans l'eau qu'elle se régénère et trouve la paix bien qu'elle ne sache pas bien nager. Ces personnages naturels – le sable, l'océan – sont filmés comme des entités à part entière, qui occupent une place égale à celle des humains. La beauté authentique de l'île et de ses habitant-e-s est restituée avec beaucoup de justesse. L'interprète d'Aya, Marie-Josée Kokora, nous éclaire de son talent éclatant mis en valeur par une mise en scène épurée et picturale. La fabrication artisanale de cet objet de cinéma avec des personnes vivant à Lahou-Kpanda et mettant en scène la première héroïne Avikam, inscrit pour toujours ce peuple et ce territoire dans la mémoire mondiale. Cette fiction nous immerge aussi dans les problématiques brûlantes de notre siècle à savoir la question des réfugiés climatiques et celle d'une Afrique rongée par l'exode rural.



Pistes pédagogiques

Documentaire / fiction

Pour son premier long métrage de fiction, Simon Coulibaly Gillard a gardé ses habitudes de tournage en fabriquant une histoire avec une petite équipe. Le récit est nourri et co-construit à partir de rencontres véritables avec les habitant·e·s de l'île de Lahou-Kpanda, à commencer par les protagonistes et actrices non-professionnelles : Marie-Josée Kokora (Aya) ainsi que Patricia Egnabayou et Junior Asse, respectivement sa mère et son frère à l'écran comme dans la vie.

La montée des eaux qui menace l'île de disparition, l'exhumation des morts la nuit, le village, le chant des pêcheurs et leur travail difficile, tout, pour ainsi dire, est vrai – à l'exception du personnage d'Aya et de sa volonté de rester coûte que coûte sur

son île. La part de documentaire du film réside aussi dans la mise en scène de la première héroïne parlant l'avikam au cinéma. Une langue que le réalisateur lui-même ne maîtrise pas, ce qui laisse la place à l'improvisation dans certaines séquences dialoguées. Les rapports individuels, les rencontres fondent la matrice essentielle du travail de ce réalisateur, pour construire cette histoire et diriger les actrices à partir d'une confiance réciproque.

Attachement à une terre et à un mode de vie

Aya est une adolescente qui baigne encore dans les joies et la simplicité de l'enfance. Même si elle partage avec sa mère les tâches du foyer, les lessives, assure le bain

de son petit frère, la préparation du poisson à vendre, Aya garde du temps pour elle. Elle aime cueillir des noix de coco et passer du temps avec son premier amour, Junior. Elle savoure ces moments de communion avec l'île, caressant le sable où elle s'allonge, sans imaginer autre chose que cette vie à vivre. Quand elle envisage l'avenir, elle ne demande rien d'autre que de rester sur son île et exercer la même activité que sa mère. Ce que souligne ce dialogue clé du film où la mère d'Aya interroge sa fille sur sa vision du futur :

“- Écoute. Si tu pouvais voyager, et partir n'importe où, tu irais où ?

- Ici.

- Ici ? Le sable que je vois là ? J'y crois pas...

Tu n'es pas normale.

- Pourquoi ? Je veux rester ici.”



Changement climatique et disparition d'un territoire

C'est au moment où Aya surprend une discussion entre les anciens de l'île, qu'elle verbalise sa volonté de ne pas quitter son paradis. Les anciens discutent de la montée des eaux, de la taille du village par le passé. Ils se rappellent qu'avant le cimetière était à deux heures de marche du rivage, désormais c'est "un cimetière de plus de 300 ans dévoré par la mer". Le film est parsemé d'images simples dont la force d'évocation nous confronte directement avec la réalité matérielle de l'effacement et de l'engloutissement. Nous voyons tantôt des maisons et des arbres déjà les pieds dans l'eau, puis Aya errant dans le cimetière détruit par l'Océan, où les sépultures gisent à la place de leurs fondations emportées avec le sable par l'eau. L'image symbolique d'un bateau en bois vétuste complètement rongé par le sel, tel une carcasse devant l'océan, et de grandes vagues qui déferlent en arrière plan, annonce l'avènement inéluctable d'une disparition prochaine.

Voix de l'océan, silence du sable

Une des prouesses esthétiques du film est d'assumer la personnification de l'Océan et du sable, des éléments naturels auxquels il est difficile de prêter des sentiments la plupart du temps. Pourtant, sans tomber dans l'écueil d'une psychologisation de comptoir, la caméra nous fait entrer dans leur magnétisme et leur réelle puissance intrinsèque. L'eau et le sable semblent parfois mener un combat déséquilibré et perdu d'avance pour le sable. Comme l'évoque ce plan rapproché sur le littoral où des racines sont mises à nu, car le sable s'effondre par bloc dans l'Océan. Ce dernier nous évoque aussi l'inconscient d'Aya, une matière pouvant recueillir ses angoisses et ses rêves, et où se déploient ses états émotionnels et les mouvements de sa psyché. Ainsi, les images dévoilent que les corps humains et les



éléments non-humains s'enlacent si bien, qu'il semble inconcevable de les démêler les uns des autres, puisqu'ils se révèlent les uns à l'aune des autres dans une cosmogonie commune.

Déracinement et fin de l'enfance

Malgré la sentence des anciens, qui voient bien que l'île s'éteint à petit feu, et les avertissements du chef du village une nuit de tempête, déconseillant à ses compatriotes de marcher le long de la plage ou dans le cimetière, Aya n'écoute que son cœur. Ce que suggère ce passage où Aya sort la nuit sur sa pirogue un soir de pleine lune, peut-être attirée par le regard scintillant d'une Mami Wata – divinité aquatique du culte africain vaudou –, qui nous raconte la métamorphose d'une enfant qui doit accepter de grandir et de sortir de l'eau maternelle, du liquide amniotique. D'ailleurs, tout au long du récit la pré-

sence de la mort est en dialogue avec le cycle de la vie. Aya est réveillée la nuit par les coups de pioche des hommes qui exhument les morts afin de déplacer leur sépulture vers un endroit qui ne sera pas englouti par les eaux. Après avoir exhumé les restes de son père, et les avoir enterrés à nouveau, la pluie tombe le soir. Ces gouttes sont peut-être aussi les pleurs d'Aya, qui dit à nouveau au revoir à son père, présagent d'autres adieux : ceux qu'elle fera à Junior, à son île tant aimée et enfin sa mère. "Je reviens quand ?" Demande Aya. "Pour revenir, il faut d'abord partir." Lui répond sa mère. À ce moment-là, Aya ne devine pas les méandres de la ville qui mènent à l'ivresse artificielle, au monde brut des corps adultes affamés de jeunesse et à la subsistance que l'on gagne seulement à la sueur de son front. Cependant, le pagne aux motifs bleu que porte souvent Aya, est comme un signe distinctif qui marque son appartenance à jamais à l'Océan et à son île.